

Cinémania 2002 Thérapie et multiples fantaisies

Pascal Grenier

Number 223, January–February 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48386ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grenier, P. (2003). Review of [Cinémania 2002 : thérapie et multiples fantaisies]. *Séquences*, (223), 8–8.

Manifestations

Cinémania 2002

Thérapie et multiples fantaisies

Cette 8^e édition du Festival de films Cinémania offrait une programmation de dix-sept films projetés en version originale française avec sous-titres anglais. De ces films, on comptait six primeurs montréalaises alors que huit autres étaient présentés pour la première fois avec des sous-titres anglais. Si la sélection des films déjà sortis en salle au cours des mois précédents était irréprochable (qu'on pense à *L'Emploi du temps*, *Sur mes lèvres* ou à *Laissez-passer*), on ne peut pas en dire autant du choix des six primeurs montréalaises qui, dans l'ensemble, s'est avéré une déception.

La direction du festival prétendait offrir à son public une pluralité de genres et styles différents. Or, outre le plutôt raté *Le Doux Amour des hommes*, un film d'auteur aussi prétentieux que son titre le laisse entendre, c'est plutôt du côté du divertissement pas toujours réussi et de la comédie que lorgnait le choix douteux de ces six primeurs montréalaises. À commencer par ce gros pétard mouillé que fut le film d'ouverture, *Sueurs* de Louis-Pascal Couvelaire. Ce film d'aventures entièrement tourné dans le désert marocain raconte la conduite d'un convoi d'or volé dans ce même désert par quatre compères désespérés, dont l'enjeu et la pression créent de nombreuses tensions au sein du groupe et où, inévitablement, la trahison est de mise. Cette production se veut un hommage au classique *Salaire de la peur* de Clouzot — qui a déjà fait l'objet de deux remakes hollywoodiens dont un bon par William Friedkin en 1977 sous le titre *Sorcerer* — tout en mêlant des éléments de *Mad Max* et du récent *Dobermann*. Malheureusement, rien ne fonctionne dans ce film qui ressemble à une longue pub d'une heure quarante dans le désert. Même les scènes d'action sont terriblement ennuyantes tellement le montage hyper frénétique les rend incompréhensibles. Un film tristement nul et aussi aride que les belles images de son paysage naturel.

À l'inverse, on passe une agréable et sympathique soirée en compagnie d'un couple à la dérive dans le grinçant *Petites Misères* des Belges Philippe Boon et Laurent Brandenbourger. Le premier long métrage de ce duo ambitieux pose un regard sur la société de (sur)consommation et le sentiment de culpabilité. Bien que le film s'essouffle en seconde partie et que le rythme soit parfois déficient, il reste que le film comporte de nombreuses scènes hilarantes et absurdes de même qu'un surprenant numéro musical ! Cette réjouissante fantaisie, à l'humour à la fois acerbe et



Oui, mais...

décalé, manque un peu de cohésion mais rien pour miner notre plaisir. D'autant plus que le duo Marie Trintignant — Albert Dupontel est parfaitement convaincant et savoureux.

Auteur d'un livre de référence intitulé *La Dramaturgie*, Yves Lavandier intègre des éléments d'analyse dans son premier long métrage intitulé *Oui, mais...* Ce film raconte les déboires sentimentaux d'une adolescente de dix-sept ans en pleine découverte de la sexualité. Étouffée par une mère alcoolique et névrosée, d'un père absent et infidèle et d'un petit ami trop entreprenant, elle fait une brève thérapie avec un psychiatre hors norme pour se libérer du poids de son enfance et de ses parents. Ce film mignon aborde le sujet de la thérapie sur un ton délibérément ludique voire ironique comme le dit si bien le thérapeute du film interprété de manière délicieuse par Gérard Jugnot : « Pourquoi on joue à se faire souffrir ? » Si l'on y dénote des observations pertinentes et relatives au monde en pleine transformation du passage à l'âge adulte, on peut cependant reprocher au film un ton légèrement moralisateur et son petit côté pédagogique.

Jojo la frite, premier film de Nicholas Cuche, se veut une fable moderne sur la pureté du monde. Une comédie fantaisiste et maladroite qui amuse rarement. On y retrouve des éléments empruntés à l'univers des films de Jean-Marie Poiré (*Le Père Noël est une ordure* et *Les Anges gardiens* notamment) et le comédien Didier Becchetti, venu à Montréal pour l'événement, a beau se démener comme un diable dans l'eau bénite, son jeu énergique n'est qu'une pâle copie de Christian Clavier, nettement plus savoureux dans les films de Poiré.

Heureusement que le festival s'est conclu sur une bonne note avec la présentation de *L'Homme du train*, déjà présenté en grande première au dernier Festival international du nouveau cinéma et des nouveaux médias de Montréal.

Pascal Grenier